

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le parasol

Sylvie Blais



Numéro 46, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, S. (1996). Le parasol. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (46), 71–77.

## Le parasol

Sylvie Blais

**L**a plage était bruyante, animée, encombrée d'enfants qui glapissaient en sautant dans les vagues d'un bleu glacial. Elle s'allongea en soupirant sur sa chaise longue dont le design, elle en était émue à chaque fois, était sublime. Elle l'avait achetée en Italie, durant ses dernières vacances avec André, il y avait déjà trois ans de ça. S'il la voyait maintenant ! Elle ajusta, en souriant un peu, ses lunettes Paloma Picasso sur son long nez.

Elle n'avait accepté l'offre de son amie Monique que parce que son médecin lui avait formellement ordonné de prendre des vacances. Comme si elle pouvait se le permettre ! Comme si c'était possible ! Une vraie folie, en cette période de l'année.

Un instant, l'image du bureau envahit son esprit : quelles conneries étaient-ils tous en train de faire, là-bas, en son absence ? Quelle catastrophe aurait-elle à réparer en rentrant ? Elle secoua la tête. Allons, pas de regrets ou de nostalgie ! Elle se trouvait en ce moment sur cette plage surpeuplée de la Nouvelle-Angleterre, aussi bien essayer d'en profiter un peu...

Elle se releva d'un coup sec, ouvrit son sac et en sortit son peigne, sa crème solaire et un guide d'architecture offert par André avant son départ.

Les environs recélaient, semblait-il, plusieurs beaux exemples de « Vernacular Victorian ». Peut-être aurait-elle le temps de faire quelques visites ? Il faudrait cependant convaincre Monique de s'arracher à son ordinateur portable... Depuis leur arrivée, trois jours plus tôt, elle n'avait quitté leur suite à l'hôtel que pour le repas du soir. Elle ne pouvait commencer à se détendre avant, disait-elle, d'avoir terminé la révision du dernier

chapitre de sa thèse de doctorat. C'était une affaire de rien, avait précisé Monique. Ouais. En fait, juste le temps de la faire chier, comme d'habitude... Et dire qu'elle s'était retenue à quatre mains pour ne pas apporter de dossiers !

Elle prit son tube de crème protectrice et versa une bonne quantité du précieux liquide au fond de sa main. C'était chaud, blanc et un peu visqueux. Elle repensa soudainement à André. Depuis quand avaient-ils fait l'amour ensemble ? Six, sept mois ? En réfléchissant sérieusement, elle fit de nouveau éjaculer le joli flacon tout contre sa jambe fraîchement rasée.

En fait, c'était depuis le début de la session d'hiver, à l'université. Bien entendu, cette jeune et soi-disant brillante étudiante qui le suivait partout était fort séduisante. Les blondes ont vraiment un je-ne-sais-quoi, un éclat particulier, que même les crèmes à formule suractivée de Lancôme n'arrivent pas à donner. Mais enfin, la jalousie n'était pas son style : ils avaient d'ailleurs fait de nombreuses blagues sur les conquêtes que lui permettait son prestige de professeur.

Elle lui disait : « Tu peux bien faire du cabotage tant que tu veux, en autant que tu reviennes de temps en temps à ton port d'attache... » Eh bien ! voilà un bout de temps qu'elle était en rade, transformée en cale sèche ! D'un geste rageur, elle s'essuya les doigts sur un fin mouchoir de batiste, à carreaux noirs et blancs, si bien assorti à son maillot.

Elle s'étendit de nouveau sur sa chaise longue, ferma les yeux et essaya de chasser ces pensées désagréables. Peut-être qu'en fin d'après-midi, elle pourrait téléphoner au bureau, pour prendre des nouvelles ?

Une rafale de sable la cingla soudain, suivi d'un cri aigu qui la fit se dresser sur son séant : « Kevin ! »

La famille américaine type, qui aurait comblé d'aise n'importe quel anthropologue, déboulait à ses pieds, chargée d'un gréement monstrueux. Chaises, sacs énormes gonflés de ballons, pelles, seaux, bâtons et balles de baseball en polystyrène casquettes, lunettes, paquets de croustilles format dinosaurien...

Le père transportait la classique glacière, pendant que «Mum» installait des couvertures sur le sable, afin de délimiter clairement le territoire conquis. L'horreur. Heureusement, la marée était basse, la plage longue et large. «Daddy», «Kevin» et «Melissa» y allèrent d'un sprint en direction des vagues. «Mum», pressée de les rejoindre, planta d'un coup mal assuré le parasol dans le sable, l'ouvrit et les rattrapa en hurlant diverses recommandations.

Elle retira lentement ses lunettes de soleil.

Elle était allergique aux parasols. Les détestait. Les exérait. En avait une vé-ri-ta-ble phobie. À moins, bien sûr, qu'ils ne soient dans un endroit civilisé, d'appellation contrôlée, comme, par exemple, la plage privée du *Royal*, à Deauville... Ce parasol-là, dressé à quelques pieds de ses orteils manucurés et affolés, était manifestement d'une espèce plus sauvage : vénéneuse...

Bien entendu, comme souvent sur la plage, il faisait bon vent. Le tissu orange, bariolé de lignes menthe, claquait allégrement en faisant entendre de petits pets secs. Le manche du parasol oscillait doucement dans le sable, minant peu à peu la résistance des grains.

Elle vérifia d'où venait le vent. Voilà. C'était bien ce qu'elle craignait : l'inclinaison du parasol faisait en sorte que le vent s'y engouffrait. D'angoisse, son estomac se contracta et elle regretta son repas du midi : une pizza *Low Tide*, avec ail, anchois, champignons et un *extra topping* d'oignon.

*Vernacular architecture tends to reiterate local forms, adapting them to changing conditions over a long period of time and...*

Depuis quelques minutes, les caractères d'imprimerie avaient pris une teinte rouge un peu bizarre et les mots dansaient sous ses yeux. Elle claqua son livre avec rage. Les coquetteries victoriennes étaient impuissantes à lui faire oublier ce lot de contrariétés et de menaces imprécises qui l'assaillaient soudain, comme des grains de sable s'insinuant sous un maillot de bain.

Est-ce qu'André était parti *seul* en Angleterre ?

La veille de son départ, il était venu lui faire part de son profond découragement à l'idée de remplir ce qu'il avait appelé « une corvée ». Il avait été invité à prononcer une série de conférences dans plusieurs universités anglaises, parmi les plus prestigieuses.

*A posteriori*, le dégoût exagéré qu'il avait manifesté pour ces « pique-niques d'intellectuels » semblait suspect. Avait-il profité de l'occasion pour inviter sa « brillante » étudiante dans une de ces ravissantes stations balnéaires du sud de l'Angleterre ?

Un coup de vent plus violent secoua brusquement le parasol. Eh merde ! Mais qu'est-ce que c'était que cette idée d'abandonner un engin aussi dangereux sous un tel sirocco !

La famille, là-bas, sautait dans les vagues avec une inconscience incroyable. Les imbéciles ! Les égoïstes ! Comment pouvaient-ils s'amuser si allégrement, sans... sans... SANS PENSER AUX AUTRES ! Voilà. Les autres qui recevraient bientôt sur la tête cette arme sophistiquée, redoutable, avec son long manche pointu et ses piquants bons à crever les yeux !

Du calme. Il fallait se ressaisir. Et d'abord : réfléchir.

Elle prit trois ou quatre grandes respirations, comme lui suggérait souvent Monique, adepte du yoga depuis sa psychanalyse.

Elle pouvait établir des hypothèses sur la trajectoire que suivrait le parasol, une fois arraché de son ancrage précaire, en observant la direction du vent. Un cerf-volant, autre maudite invention qui devrait être bannie des plages (à moins que les baigneurs ne portent des casques de sécurité), fournissait d'ailleurs de précieuses indications sur les probabilités.

En s'envolant, le parasol irait donc par là... Voyons...

Elle blêmit un peu. Est-ce que cette vieille dame, là-bas, qui dormait paisiblement sur sa serviette, sans se douter du danger, n'était pas exactement sur le trajet appréhendé ? Et cet adorable bébé, en train de faire des pâtes ! Pour se consoler, elle dévisagea avec satisfaction ce couple affreusement laid, à la peau adipeuse :

les deux monstres n'avaient aucune chance de s'en sortir indemnes...

Il fallait tout de même neutraliser le projectile mortel sans plus tarder. Et, comme d'habitude, il n'y avait qu'elle pour se charger du travail. Qu'elle de responsable parmi la multitude.

Elle sauta sur ses pieds et, d'un coup sec, ferma le parasol, l'arracha du sol et le jeta avec colère sur la couverture étalée par «Mum».

*For economy a compact plan is the rule, but sometime this plan...*

Bien à l'abri derrière ses lunettes et son livre, faussement décontractée, elle observait discrètement la plage. Melissa revenait en pleurant, la main dans celle de son papa. Ce dernier grognait comme un homme des cavernes. En arrivant, il replanta le parasol dans le sable avec une virile impatience et ouvrit la glacière. Il en sortit une bière en cannette et un sandwich à la crème glacée pour Melissa, qui s'arrêta net de pleurnicher.

La fillette s'installa sur la couverture et, pour être plus confortable, S'APPUYA SUR LE MANCHE DU PARASOL. Au bout de quelques minutes ils repartirent, apaisés, rejoindre le reste de la tribu.

Le parasol, bien déséquilibré par le dos de Melissa, semblait encore, si c'était possible, plus fragile que tout à l'heure.

Elle se sentit tout à coup très fatiguée. Mais pourquoi était-elle la seule, sur cette plage, à avoir conscience de l'imminence d'un accident? Ils étaient tous là, en train d'attraper un cancer de la peau et bientôt ils auraient, en prime, un parasol sur le crâne...

Elle imagina les sirènes des ambulances. Monique les entendrait sûrement, elle aussi, depuis l'hôtel... Tss, Tss, mauvais pour la concentration ça... Pauvre chou.

Quant aux sauveteurs, ils en avaleraient leur sifflet et seraient bien obligés de grouiller leur joli petit cul...

Les larmes lui montèrent brusquement aux yeux.

André et Monique étaient deux salauds, elle l'avait toujours su.

Des égoïstes. Prêts à l'abandonner au moindre prétexte, en dépit de leur soi-disant « affection ». À la laisser seule, exposée à tous les dangers : la solitude, la frustration sexuelle, les carences affectives et les parasols sauvages.

Il n'y avait qu'une solution. Retourner sans plus tarder au bureau. Puiser dans son repaire la force de rompre avec eux.

Et repartir, à la mi-septembre, pour un séjour au *Royal* ; Deauville était si agréable à la fin de l'été. Une fois passés, évidemment, le *rush* du mois d'août et le Festival du film américain. Quoique ce dernier événement lui avait permis, une année, de croiser Robert De Niro dans le hall du *Palace*... Brrr... Elle en frissonnait encore.

Elle était folle du *Royal*. Quel hôtel fabuleux, avec ses hauts plafonds, ses colonnes de marbre, ses chambres aux miroirs reflétant d'énormes bouquets ! Et puis le casino ! Elle aimait jouer en s'imaginant être Françoise Sagan et déambuler ensuite en robe du soir, au petit jour, sur la plage normande.

Elle devrait s'offrir une cure, tiens ! Six jours de traitements et de petits soins. Le rêve !

Elle imagina la scène : délicieusement assoupie, elle attendait son repas, un plateau diététique, servi par un garçon superbe... Et puis, ahh... cette fameuse piscine à l'eau de mer filtrée, si tiède, si confortable...

Une bourrasque soudaine arracha le parasol.

Il s'envola avec tant de violence qu'elle eut une seconde l'illusion que c'était le bouchon de sa bouteille de champagne, comprise dans l'accueil V.I.P. du *Royal*, qui fusait dans le bleu du ciel.

Puis elle comprit ce qui se passait : ce fut comme si une bulle du précieux millésime explosait dans sa tête.

Un cri strident éclata alors sur la plage. Tumescents, il enfla et enfla jusqu'à couvrir les conversations des baigneurs et même le fatras des vagues. Trois goélands, surpris par l'aigu, figèrent

sur place, une patte en l'air. Elle-même ferma les yeux et se boucha les oreilles, épouvantée, avant de s'apercevoir avec horreur que le hurlement sortait de sa propre bouche...

Le parasol culbuta plusieurs fois sur lui-même, avant d'amerrir, sans frapper quiconque.